

# Books & readers

# Lecteurs et livres

**I**n a few days, more specifically on March 17, my latest novel will arrive at bookstores, “The Importance of Things”. It’s been almost five months since I finished the text, in which I had been working for more than a year. So that, after doing the math, the adventure of this latest novel started seven hundred and thirty days ago, and has - as all adventures – an uncertain ending. From the 17th, the book – and the story which is told in it – will completely cease belonging to me, and it will become a propriety of all those who read it. Jorge Luis Borges used to say that there are no books, but readers, and I like to believe that each person who approaches a novel that I have written, they do it applying their own emotions, their own experience. That is why written texts finish becoming a dialogue between two persons who do not even know each other: the author and the reader, giving true life to the book. Either we recognize it or not, for all writers, the previous days to the launching of a book are a reason for anxieties difficult to understand. The work is done. The novel, which is displayed covered, back cover and flap, awaits in a warehouse its first awakening. For a book, that moment arrives when somebody takes them out of the crate and places them on the novelties table, and the supreme instant, the kiss of Sleeping Beauty, when somebody takes it in their hands and reads the first page. Two years ago, when my first novel “In time of prodigies” had just been released, I saw a woman taking a copy from the novelties table of the bookstore and reading attentively

**D**ans quelques jours, le 17 mars exactement, mon dernier roman “La importancia de las cosas” sera dans les librairies. J’en ai terminé le texte il y a presque cinq mois. Si on fait le compte, l’aventure de ce dernier roman a commencé il y a sept cent trente jours, et a – comme toutes les aventures – une fin incertaine. À partir du 17, le livre – et l’histoire qui y est racontée – ne m’appartiendra plus entièrement, et deviendra la propriété de tous ceux qui le liront. Jorge Luis Borges disait qu’il n’y a pas de livres mais des lecteurs et il me plaît de croire que chaque personne qui s’approche d’un roman que j’ai écrit lui applique ses propres émotions, sa propre expérience. C’est pourquoi l’écriture finit par devenir un dialogue entre deux personnes qui ne se connaissent même pas: l’auteur et son lecteur, qui donne sa vraie vie au livre.

*Pour tous les écrivains, qu’ils le reconnaissent ou non, les jours précédant la sortie d’un livre sont teintés d’angoisses difficiles à comprendre. Le travail est fait. Le roman, paré de sa première et de sa quatrième de couverture, de sa jaquette, attend dans un entrepôt son premier réveil. Pour un livre, ce moment arrive lorsque quelqu’un le sort de son carton d’emballage et le dispose sur le présentoir des nouveautés. Et l’instant suprême, le baiser de la belle au bois dormant, lorsque quelqu’un le prend dans ses mains et en lit la première page.*

*Il y a deux ans, à la sortie de mon roman “En tiempo de prodigios”, j’ai vu une femme prendre un exemplaire de la table des nouveautés de la librairie et lire avec attention*

Either we recognize it or not, for all writers, the previous days to the launching of a book are a reason for anxieties difficult to understand.

the sum-

mary that appeared on the back cover. I felt something similar to vertigo, my stomach went upside down and I noticed my mouth getting dry. I don't even know if that woman bought my novel or not: I left the bookstore as quickly as I could, feeling like a complete idiot, dominated by a feeling of panic which I was incapable of controlling or of explaining. For an author, the readers' verdict is the last stage of the long, extremely long, process of writing. In spite of the respect – and the excessive fear – that criticism inspires us, nothing produces more respect than the opinion of those who have spent some euros and, what is most important, some hours of their life, to make real and tangible the story which, during a long time, occupied a modest space in our head and in our life. The great Álvaro Mutis, Cervantes Award winner and father of a masterly gallery of literary types, said to me one day “the pleasure of writing is finding somebody that remembers a character that I have created”. I have repeated myself that sentence many times: there is nothing more lovely for an author than listening through the mouth of a reader a praise to a protagonist, to a plot, to a fortunate line. We writers are asked many times why we write. There is a whole selection of brilliant responses. Vargas Llosa said one day “I write because I am not happy”. Gabriel García Márquez answered “I write so that my friends love me more”. Another author said that he wrote “to help”. When somebody raises that matter to me, I say that I write for the same reason that I read: to live other lives. But, thinking it over, I think that I also write to create a communication channel with people whose names I don't know and that may be able to identify themselves with the story that I'm telling them. Master Mutis was right: there is nothing more beautiful than finding a reader who has made his own a story line, a character, a chapter of the book they have read.

le résumé

de la quatrième de couverture. J'ai alors ressenti comme un vertige, mon estomac s'est retourné et j'avais la gorge sèche. Je ne sais même pas si cette femme a acheté mon roman ou non: je suis sortie de la librairie aussi vite que j'ai pu, avec l'impression d'être idiote, dominée par une inexplicable sensation de panique impossible à contrôler. Pour un auteur, le verdict des lecteurs est la dernière étape du long, très long processus de l'écriture. Malgré tout le respect – et la peur bleue – que nous inspire la critique, rien ne nous en impose autant que l'opinion de celui ou celle qui a consacré quelques euros et, plus important, quelques heures de sa vie, à rendre réelle et tangible l'histoire qui, pendant si longtemps, a occupé une modeste place dans notre tête et notre vie. Le grand Álvaro Mutis, Prix Cervantes et père d'une magistrale galerie de types littéraires, m'a dit un jour: “le plaisir d'écrire consiste à rencontrer quelqu'un qui se rappelle un personnage que j'ai créé”. Il m'a très souvent répété cette phrase: il n'y a rien de plus beau pour un auteur que d'entendre de la bouche d'un lecteur une éloge à un personnage, à une trame, à une ligne heureuse. On demande souvent aux écrivains pourquoi ils écrivent. Il y a toute une gamme de brillantes réponses. Vargas Llosa a dit un jour: “J'écris parce que je ne suis pas heureux”. Gabriel García Márquez a répondu “j'écris pour que mes amis m'aiment plus”. Un autre auteur a dit qu'il écrivait “pour aider”. Quand on me pose cette question, je dis que j'écris pour la même raison que je lis: pour vivre d'autres vies. Mais, en y réfléchissant bien, je crois que j'écris aussi pour créer un lien de communication avec des gens dont j'ignore le nom et qui peuvent en arriver à s'identifier avec l'histoire que je raconte. Le maître Mutis avait raison: il n'y a rien de plus beau que de rencontrer un lecteur qui a pris pour lui un sujet, un personnage, un chapitre d'un livre qu'il a lu.

Pour tous les écrivains, qu'ils le reconnaissent ou non, les jours précédant la sortie d'un livre sont teintés d'angoisses difficiles à comprendre.

As I am writing these lines, I have in front of me a provisional copy of “The Importance of Things”, and I’m smiling as I think of the hours, the days, the months that are behind those four hundred pages. In two weeks time, when the book belongs to others, I will have to learn to look at it from the distance, as the father looks at his son who has become independent and who does not need him for anything any longer, since he is beginning to live his own life. I suppose that the die is already cast and I can only wait for the moment in which my story becomes of age at the hand of other people. I await, thus, the judgment – and why to deny it, the benevolence – of those who approach it.

What I know is that when the book is placed in bookstores, I will carry out a ritual that I repeat since I published my first novel: I will open, to celebrate it, a bottle of wine, and I will drink a toast to my novel, crossing my fingers to wish it luck in its particular journey. I have always thought that the clinking of two glasses, the aroma of fermented grapes, and the fascinating staircase of sensations that a sip of good wine leaves in your palate, constitute the best way to invoke the Fortune Goddess.

From here, I dare ask you a very special request: I beg you that, if you remember, you include “The Importance of Things” among the good omens of your next toast. Books, authors, and their stories need, more than ever in these uncertain moments, all the good luck of the world.

*Seuls les auteurs savent combien de craintes, combien de doutes, combien d’incertitudes se cachent derrière les pages d’un livre, mais aussi combien d’amour nous mettons*

*tous dans les histoires que nous écrivons. C’est pourquoi nous paniquons lorsque commence la deuxième partie de l’histoire, celle sur laquelle nous n’avons aucun contrôle, lorsque notre pauvre livre devient un modeste bateau de papier qui affronte la tempête des critiques et le jugement implacable de ceux qui vont le lire.*

*Alors que je rédige ces lignes, j’ai en face de moi un exemplaire provisoire de “La importancia de las cosas”, et je souris en pensant aux heures, aux jours, aux mois qu’il y a derrière ces quatre cents pages. Dans deux semaines, quand le livre sera à d’autres, il faudra que j’apprenne à le regarder de loin, comme un père voit son fils devenu indépendant ne plus avoir besoin de lui et commencer à vivre sa propre vie. Je suppose que les jeux sont faits, et je n’attends plus que le moment où mon histoire mûrira dans d’autres mains. J’attends, donc, le jugement, et pourquoi le nier, la bienveillance – de ceux qui l’approcheront. Ce que je sais c’est que, une fois le livre en librairie, j’accomplirai un rituel que je répète depuis la sortie de mon premier roman: j’ouvrirai, pour l’occasion, une bouteille de vin, et je lèverai mon verre en pensant à mon roman et en croisant les doigts pour lui souhaiter bonne route. J’ai toujours pensé que faire tinter deux verres, l’arôme du raisin fermenté, et le fascinant éventail de sensations que laisse au palais une gorgée de bon vin, sont la meilleure façon d’invoquer la déesse Fortuna.*

*J’ose d’ici vous demander quelque chose de très spécial: je vous en prie, si vous y pensez, mettez “La importancia de las cosas” parmi les bons augures la prochaine fois que vous lèverez votre verre. Les livres, les auteurs et leurs histoires ont besoin, plus que jamais en ces temps d’incertitude, d’avoir les meilleures chances du monde.*

Marta Rivera de la Cruz was born in Lugo in 1970. In 1988 she moved to Madrid to study Journalism at the Department of Information Sciences at the Universidad Complutense de Madrid, where she graduated in 1993. She took her postgraduate studies in the same department, obtaining the qualification of Specialist in Political Communication, and completing the third cycle of the Doctorate in the Department of Philology. It was during that stage when she made up the founding team of the electronic journal “Espéculo”, the first Spanish literary publication issued in the internet.

*Marta Rivera de la Cruz est née à Lugo en 1970. En 1988 elle s’installe à Madrid pour suivre des études de Journalisme à la Faculté des Sciences de l’Information de l’Université Complutense, et obtient sa licence en 1993. Elle continue ensuite ses études dans la même Faculté, obtient le diplôme de Spécialiste en Communication Politique et complète le troisième cycle de Doctorat au Département de Langues Vivantes. C’est à cette époque qu’elle intègre le groupe fondateur de la revue électronique “Espéculo”, première publication littéraire espagnole diffusée via Internet.*

In 1996, after being finalist of the JB Award of Short Story, she obtained a scholarship to spend an academic term at the University of Oxford, where she studied two years as a student, and she was invited to give a lecture in the Department of Spanish.

During her stay at Oxford, she started writing “That Twenty Years are Nothing”, with which, in 1998, she obtained the Award of Novela Ateneo Joven of Seville, the novel ended up being a blockbuster, with very good reviews: three editions of five thousand copies each were edited, besides a pocket edition and another news-stand edition.

In 2000 she published “Linus Daff, Inventor of Stories”, and in 2002 “Hotel Almirante”.

She is also the author of three essay books: “Festivals that Made History”, “Woes of Love” and “Great Figures of Spain”, and she has published short stories in different collective volumes.

As a journalist, she has developed her job in different audio-visual and written means. Currently, she habitually collaborates with “El País Semanal” and the radio programme “Al sur de la semana”, of Cadena COPE. Moreover, she has published articles and features in magazines such as Marie Claire, Vogue or AR.

In 2008 she received the Award of Journalism Puro Cora, granted by the Group of Companies El Progreso, and the Award Anaya of Children’s Literature with the novel “The First Afternoon after Christmas”. The latest novel that she has just published is “The Importance of Things” (Editorial Planeta).



Marta Rivera de la Cruz

*En 1966, après avoir été finaliste du Prix JB de Nouvelles, elle obtient une bourse pour passer un trimestre académique à l’Université d’Oxford, où elle suit deux formations et est invitée à prononcer une conférence pour le Département d’Espagnol. C’est pendant son séjour à Oxford qu’elle commence à écrire “Que veinte años no es nada”, roman pour lequel elle obtient le Prix Novela Ateneo Joven de Séville. Le roman est très bien reçu par la critique et par les lecteurs: il en sortira trois éditions de cinq mille exemplaires chacune, une édition de poche et une autre de kiosque.*

*En 2000, elle publie “Linus Daff, inventor de historias” et en 2002 “Hotel Almirante”. Elle est également auteure de trois essais: “Fiestas que hicieron historia”, “Tristezas de amor” et “Grandes de España” et a publié des nouvelles dans divers volumes collectifs. En tant que journaliste, elle a travaillé dans différents medias audiovisuels et écrits. Actuellement elle collabore habituellement à “El País Semanal” et à l’émission “Al sur de la semana” de la Chaîne de radio COPE. Elle a par ailleurs publié des articles et des reportages dans des revues comme Marie-Claire, Vogue ou AR.*

*En 2008 elle a reçu le Prix de Journalisme Puro Cora décerné par le Groupe d’Entreprises El Progreso, ainsi que le Prix Anaya de Littérature pour enfants avec le roman “La primera tarde después de Navidad”. Son dernier roman, qui vient de paraître, s’intitule “La importancia de las cosas” aux Éditions Planeta.*